

MAUVAIS GENRE

FREDERIC CLAVERE, SYLVIE RENO & LIONEL SCOCCIMARO

DU 26 MAI AU 2 JUILLET 2011

L'EXPOSITION

Mauvais genre réunit trois artistes qui ne s'embarrassent pas de préséance pour témoigner de la vanité de nos existences, pointer du doigt nos petites astuces bien dérisoires pour croire la vie formidable et dénoncer l'absurdité de nos petits arrangements quotidiens. Violence, angoisse, désir, mélancolie et romantisme s'entrechoquent dans cette exposition détonnante et dérangeante.

Fascinante et terrifiante, hilarante et angoissante, l'oeuvre à l'esthétique gore de **Frédéric Clavère** nous projette avec une diabolique efficacité dans des tableaux où la face noire de l'humanité vient se donner en représentation révélant les ignominies tapies dans les recoins de notre histoire. Le monstrueux y devient l'ordinaire du monde, la sexualité y est un lapsus mis à jour. Puisant autant dans les réserves du grand art que dans celles de la culture populaire, Frédéric Clavère sertit ses scènes de mauvais genre d'humour insolent et d'un usage iconoclaste du mauvais goût.

Browning, Hecler&Koch, Hauser, Delta Gold Cup et autres flingues peuplent l'univers "cartonisé" et compulsif de **Sylvie Réno** qui confectionne avec virtuosité et obsession des doubles inoffensifs, des apparences désactivées, des artefacts innocents de ces objets de fascination et de terreur. Avec une patiente ironie et une désinvolture effrontée, l'artiste expose également ses "petites" collections de curiosités, inventaire de plaisirs et dépendances, de désirs et dérives. Subutex, Rohypnol, Atarax, Heineken et Vodka, l'armoire à pharmacie de Sylvie Réno amèrement nommée "Dr Maman" pallie à toutes les angoisses.

Profondément underground par ses détournements et sa lecture décalée du monde, l'oeuvre de **Lionel Scoccimaro** tend aux univers du surf, du custom, du skateboard, bref à une contre-culture d'origine nord américaine dont elle adopte les codes visuels. Sous les sunlights du kitsch et du pop, les oeuvres méchamment raccoleuses de Lionel Scoccimaro, bardées des couleurs de la frime et moulées dans les formes innocentes de l'enfance s'imposent comme des miroirs déformants des pulsions contemporaines : celles qui font basculer chacun vers les mondes enchantés de l'enfance, avant qu'un sauvage désir de transgression ne fasse irruption.

FREDERIC CLAVERE

Frédéric Clavère collectionne des images, de très nombreuses images, issues de différentes origines (livres, magazines, photos de presse, publicités, bandes dessinées), qu'il accumule ou classe dans des dossiers selon des thématiques précises (corps, membres de corps, organes, planches anatomiques, sacrifices ou tatouages, animaux, photographies d'histoire ou de guerre, personnages historiques, clichés de cinéma, violences politiques et manifestations diverses, objets insignifiants, paysages urbains, architectures). Toutes ces images sont au départ choisies uniquement pour leur valeur picturale, leur qualité propre : leur puissance iconographique en somme. Il en possède aujourd'hui plus de deux milles qu'il consulte ou utilise selon ses besoins.

Ces images peuvent aussi être des dessins qu'il produit lui-même. Des dessins où s'accumulent des objets, des mots, des phrases, des scènes ou de micro-scènes. Rien qui ne soit projet d'œuvres à venir, mais tout qui puisse être projeté (dans des tableaux, des installations, ou dans d'autres dessins plus construits). Des images exutoires où l'on peut lire par exemple : « je pense comme une petite fille / je vois comme un colibri / je peins/ mal/ bien/ comme je pense / comme on me dit. » Des carnets de notes en somme. Des objets à lire pour une base de travail non ellébore.

Puis vient le temps de l'association de ces images qu'il projette directement sur la toile selon les principes du photomontage, puis du collage, dans l'espace même de son atelier avec l'aide de rétroprojecteurs. Un mur de chiffre colorés et pop forment le fond décoratif d'un groupe de personnages : un éléphant muni de deux sexes d'hommes en érection, trois hommes chauve-souris, un couple satisfait assis sur un canapé en buvant du champagne, une femme tigre aux ailes immenses pénétrant en homme-cerf (La Tentation, suite et fin, 1999-. Ou bien, plus simplement, un homme nu, tenant un revolver pointé vers le ciel, assis sur un cheval impassible, lui même tenu en laisse et dirigé par un papillon flottant dans l'espace (Le cavalier de l'Apocalypse, 1998)

Une fois assemblées, ces images forment des scènes étranges. Leur association semble issue de rêves complexes, de cauchemars insondables où peuvent se mêler, à tout instant, désirs et fantasmes à la valeur hypothétique d'un récit onirique. Même s'il s'en défend, son œuvre constitue une source inépuisable d'interprétations psychanalytiques associant voyeurisme et inconscient aux jeux de rôles et de situation. Pour preuve la répétition de ces scènes dans lesquelles on retrouve une situation d'acteur/témoin/observateur, ce qui constitue non seulement un fondement de l'histoire de la construction picturale, mais surtout l'archétype même de l'interprétation signifiante des désirs.

Eric Mangion

Extrait de « V.I.T.R.I.O.L (portrait décousu d'un bestiaire projeté) in *Frédéric Clavère*, 2007, Sextant et plus, le 19, Monografik éditions

GALERIE SOLLERTIS



Sollertis-Toulouse Sarl 12 rue des Régans F 31000 Toulouse
Tél: 33 56155 4332 - Fax: 33 826 698 154
sollertis@sollertis.com www.sollertis.com

SYLVIE RÉNO

Au milieu des années cinquante, dans un texte intitulé *Le plastique* et inclus dans ses célèbres *Mythologies*, Roland Barthes écrivait à propos de ce matériau qu'il est « davantage qu'une substance ». Le plastique incarne en effet « l'idée même de (...) la transformation infinie ». Et un peu plus loin : « la hiérarchie des substances est abolie, une seule les remplace toutes : le monde entier peut être plastifié. » L'enjeu de cette plastification générale était celui, théâtral, du vrai et du faux. Aujourd'hui, un demi-siècle plus tard, on pourrait presque dire de l'image ce que Barthes disait jadis du plastique : la hiérarchie du réel est abolie. Une seule réalité remplace tous les aspects du réel : le monde entier est mis en images. L'enjeu de cette nouvelle métamorphose est le primat, post-moderne, de l'image sur le réel.

Le carton, tel que l'utilise Sylvie Réno, participe d'une entreprise aussi radicale : la « cartonnisation » du monde, ou du moins d'un certain type d'objets du monde. Une pelleuse pour commencer (1986), des bateaux à Glasgow (1991), des sous-marins et des tanks (1994), des armes aux Etats-Unis (1997), encore des armes à New York (2000), une chambre des coffres à Paris (2002), des Soldes sous blister (2002) incluant un lot de huit cutters, un tire-bouchon, un limonadier, trois brosses à dents, une prise multiple, un pistolet à colle ; une Petite nature morte (2002) avec chaise, table, briquet, cendrier, paquet de cigarettes, téléphone portable, tasse de café et cuiller. Bref, une production d'objets en carton, de dimensions variables, mais qui se cale très vite – après Glasgow – dans la reproduction à l'échelle 1 d'objet ou, plus souvent, de groupe d'objets voire d'installations qui oscillent entre deux mondes : d'abord le monde privé de l'artiste – des pièces qu'on pourrait réunir dans la catégorie « Sylvie Réno dans tous ses états » - et puis le monde dit « extérieur ». Flingues, tanks, bateaux de guerre, Kalachnikovs et autres engins de mort, ici réunis sous le dénominateur commun du carton, en perdent tout caractère menaçant pour devenir aussi fragiles et néanmoins « présents » que ces poutres dévorées par les termites qui, comme chacun sait, en détruisent tout le volume intérieur pour ne laisser intacte qu'une infime épaisseur qui fait illusion. Ce sont des leurres.

Tous ces symboles du pouvoir viril sont donc reproduits par Sylvie Réno dans cette fragile et éphémère matière qu'est le carton. Ce sont des flingues en plastiques, qui participeraient à la plastification générale du monde dont parlait Barthes. Ce ne sont pas non plus des ersatz, des substituts, des imitations ni des faux, ni des produits « démarqués », mais des objets sans poids ou presque, dont le processus de fabrication implique que seule compte et existe la surface, une surface méticuleusement fidèle à l'original – comme dans la photographie -, une surface d'où la couleur a disparu, remplacée par un subtil dégradé de bruns – comme dans la photographie en noir et blanc. Voici donc un travail en volume qui supprime le volume, ne conserve que des effets de surface modifiés, et qui ainsi « dévirilise » l'objet. Mais la kalachnikov poids plume de S. Réno reste malgré tout droite et rigide ; creuse, elle bande encore. (...)

GALERIE SOLLERTIS

Les fantômes d'objets créés par Réno sont des ombres de ready-made : ce qu'il en reste sur la pellicule cartonnée quand ils ont disparu, des tirages décolorés. Des fantômes, des ectoplasmes, des spectres, des ready-made spirites ... En quelques sorte le « ça-a-été » de la sculpture.

Et puis, ce qui se produit dans cette « cartonnisation », c'est l'effacement systématique des sigles, logos, marques et autres éléments linguistiques. Au commencement est, non pas le Verbe, mais sa disparition lors d'une opération unificatrice, égalitaire – on serait même tenté de dire : démocratique – au royaume des objets de S. Réno. Et si refaire le monde est le désir ultime de tout artiste, alors c'est l'humilité d'un emballage vide, d'une marchandise réduite à la substance dévalorisée de son emballage jetable, qui préside à cette transmutation : loin de transformer le plomb en or comme l'alchimiste d'antan, ou le marbre en plastique imitation marbre comme l'industriel des années cinquante, S. Réno nivelle toute différence de valeur des objets pour nous en proposer ses drôles d'images où, comme en photographie, une pépite d'or (en carton) vaut un morceau de plomb (en carton).

Brice Matthieussent

Sylvie Réno, Sextant et plus et Monografik éditions, 2009





LIONEL SCOCCIMARO

Stables et branlantes à la fois, les sculptures de Lionel Scoccimaro, jeune artiste marseillais, n'en sont pas à une contradiction près. Leurs courbes parfaites et mastoques, fines et rondouillardes en font certes des objets de désir, puisqu'aussi bien elles sont la réplique inexacte et agrandie de la silhouette bien connu de jouets un peu vieillots : un culbuté mêlé à une quille. Mais cette drôle d'attraction, qu'elles exercent, un peu foraine, un peu régressive, vire autrement plus pop et plus méchamment racoleuse dès lors que leurs couleurs sautent aux yeux. Directement empruntées à la palette des customs, du surf ou du rock, entre autres sections de la sous-culture américaine, ces jaunes brillantissimes, ces rouges flashants ou ces verts pomme teintent les vrais-faux culbutés d'un ton plus grinçant.

Voilà la nature particulière de cette oeuvre : hybride, elle hésite entre des univers ultravoyants, suragités et radicaux, ceux des sports ou des musiques undergrounds, volontiers contestataires des normes politiques et sociales établies, mais bascule aussi en même temps dans d'autres histoires : douces et enfantines et plus encore esthétiques et plastique. Leur aspect lisse et brillant, résultat d'une peinture au pistolet et à l'aérographe, les ancre forcément du côté de la sculpture minimale, de celle qui soignant la surface plutôt que la profondeur, ôte à l'oeuvre tout geste par trop expressif ou toute épaisseur matérielle. De fait ici, aucun accroc ne vient hérissier la résine de polyester dans laquelle elles sont soigneusement moulées.

Or, ce qu'on pouvait prendre pour un avatar contemporain du minimalisme n'en est pas un : un bruit peut émaner de l'intérieur. Dans le ventre de ces culbutés. Lionel Scoccimaro a en effet placé un carillon qui hoquette joyeusement lorsque ces massives sculptures sont effleurées par un spectateur audacieux. Un son qui fait d'un coup de cette oeuvre une surface habitée et une sculpture secrètement sonore.

Reste la nature à la fois quasi communautaire et irrémédiablement individuelle, de ces sculptures, dont chaque exemplaire possède ces propres couleurs, mais partagent avec les autres la même forme évasée. Sans régler, bien au contraire, l'ambiguïté de ce statut, entre la série et l'oeuvre unique, l'artiste marseillais la maintient nettement en déclinant deux types de présentation : ou bien les culbutés s'épaississent jusqu'à prendre une bonne taille monumentale, ou bien ils se font plus discrets et s'alignent alors en groupe, sur une étagère et parodient comiquement les modes de présentation institués par la société de consommation. Vrais objets de désirs, séduisants, intrigants, bardés des couleurs de la frime et de sous-groupes culturels, moulés dans les formes innocentes de l'enfance, ils s'imposent finalement comme des miroirs déformants des pulsions contemporaines : celles qui font basculer chacun vers les mondes enchantés de l'enfance, avant qu'un sauvage désir de transgression ne fasse pencher la balance du côté obscur et sauvage de chacun. Sculpture schizo.

Judicaël Lavrador, septembre 2003





INFORMATIONS PRATIQUES

MAUVAIS GENRE

Frédéric Clavère, Sylvie Réno & Lionel Scoccimaro

Exposition du 26 mai au 2 juillet 2011

Vernissage en présence des artistes le jeudi 26 mai de 18h30 à 21h
dans le cadre du *Week end de l'art contemporain* organisé par PINKPONG,
réseau d'art contemporain de l'agglomération de Toulouse.



Galerie Sollertis

12 rue des Régans

31000 Toulouse

Tél : 05 61 55 43 32

Fax : 08 26 69 81 54

Email : sollertis@sollertis.com

Web : www.sollertis.com

Accès : M° B arrêt Carmes

Entrée libre

Horaires : mardi > samedi : 14h > 19h et sur RDV

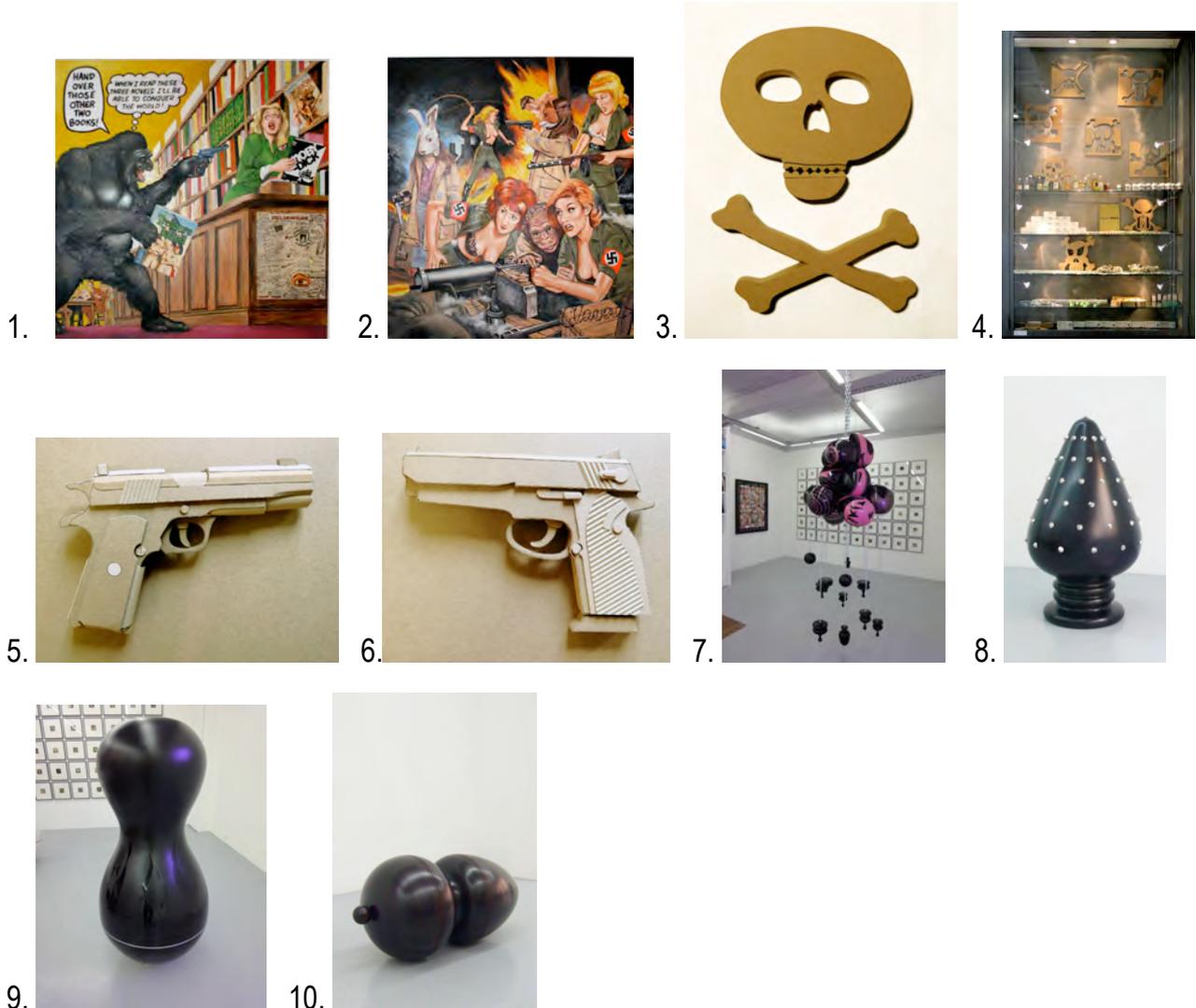
Contact presse : Cendrine Krempp

cendrine@sollertis.com

05 61 55 43 32 / 06 63 53 58 86

La Galerie Sollertis remercie Lucy Pike et Olivier Robert pour leur collaboration.

VISUELS PRESSE



1. Frédéric Clavère, *Hand over*, 2010, huile sur toile, 140 x 140 cm, courtesy Galerie Sollertis, Toulouse
2. Frédéric Clavère, *Mothers War*, 2008, huile sur toile, 190 x 180 cm, courtesy Galerie Sollertis, Toulouse
3. Sylvie Réno, *Crâne n°30, un rêve*, 2010, carton ondulé, 29 x 36 x 3 cm, courtesy Galerie Sollertis, Toulouse
4. Sylvie Réno, *Docteur Maman*, 2006, carton ondulé et techniques mixte, 100 x 180 x 30 cm, courtesy Galerie Sollertis, Toulouse

GALERIE SOLLERTIS

5. Sylvie Réno, *Smith & Wesson 457*, 2010, carton ondulé, plexiglas, 30 x 22 x 10 cm, courtesy Galerie Sollertis, Toulouse
6. Sylvie Réno, *Delta Gold Cup*, 2010, carton ondulé, plexiglas, 30 x 22 x 10 cm, courtesy Galerie Sollertis, Toulouse
7. Lionel Scoccimaro, *Strictly decorative object n°2*, 2010, casque peints, aluminium chromé et bois, 98 x 88 x 88 cm, courtesy Galerie Olivier Robert, Paris / Galerie Sollertis, Toulouse
8. Lionel Scoccimaro, *GAP*, 2010, bois de hêtre, tourné, teinté, patiné ciré, clouté, 65 x 35 cm, courtesy Galerie Olivier Robert, Paris / Galerie Sollertis, Toulouse
9. Lionel Scoccimaro, *Matt*, 2010, résine polyester, peinture de carrosserie et vernis, 125 x 65 x 65 cm, courtesy Galerie Olivier Robert, Paris / Galerie Sollertis, Toulouse
10. Lionel Scoccimaro, *GAP*, 2010, bois de hêtre, tourné, teinté, patiné, 65 x 35 cm, courtesy Galerie Olivier Robert, Paris / Galerie Sollertis, Toulouse